

Introduction

Peuple nomade souffrant de l'hostilité des populations locales qui les considèrent comme des étrangers, des intrus, des marginaux, tant il est vrai que les sédentaires ont toujours vu les errants d'un mauvais œil, les Roms, communément appelés « Tziganes ¹ » dans de nombreux pays, se sont vu attribuer tous les défauts au fil des siècles ² et ont subi nombre de persécutions ³. Dès le XVIII^e siècle, Johann Heinrich Zedler (1731-1754), s'appuyant notamment sur la dissertation de Jacob Thomasius⁴, publiait un très long article, dans son *Dictionnaire universel (Universallexikon)*, faisant la somme de ce que l'on savait des Tziganes et les décrivant comme « un groupe social hétérogène marqué par la délinquance et le nomadisme ». Ils seraient couverts de poux, paresseux, voleurs, mais nul ne joue mieux qu'eux la *csárdás*, une danse hongroise, écrivait en substance Franz Obert (1828-1908), en 1851, à propos de ceux qui habitaient la Transylvanie — dont le nombre était alors estimé à 750 000 — et qui exerçaient différents métiers⁵, la profession étant un élément identitaire. Malgré cela, ils menaient une vie misérable et, en 1911, Engelbert Wittich recueille un poème qui décrit leur situation :

« Je suis un pauvre enfant tzigane.
Ma mère est morte, mon père est en prison.
Mon Dieu, grand Dieu ! Je suis si pauvre,
Mon père est en prison et a faim.
Je ne possède que mon instrument.

Je le prends et vais à l'auberge
 Pour gagner un peu d'argent.
 Je vais voir mon père en prison,
 Je lui donne l'argent, il est content :
 Il n'a plus faim maintenant ! »

*Me hom i tikno, tschorelo Sindenger Tschawo.
 Mer Dai muies da mer Dad hi stildo.
 Gamlo, baro Dewel ! me hom kiake tschorelo
 Ta mer Dades ano Stilapen, les hi bokhelo.
 Man hi tshi har mer Baschamaskeri.
 Me lau la da dschau ani Kertschemi,
 Dschin da has i bresla Lowe man.
 Naschaua pascha mer Dad ano Stilapen,
 Djomles gaua Lowe, job has froh :
 Gana hilo buter kenk bokhelo !*



Les métiers des Tziganes

Tous les ethnologues, du XVIII^e au XIX^e siècle, notent leur propension aux larcins et, en 1863, Josef Ješina recueille un témoignage éclairant sous forme de dialogue :

« Qu'appelle-t-on *modorans* (*modorani*) ?

— Sont *modorans* tous les voleurs de grands chemins.

— Ont-ils un dieu ?

— Ils ne croient ni à dieu ni à diable.

— On dit pourtant qu'ils prient Dieu ?

— Oui, ils prient le dieu des voleurs (*devles čoresks*).

— Pourrais-tu me dire leur prière ?

— Je le puis car je la sais, et la voici :

“Bonté divine, je te prie de me donner tout ce que je te demande, parce que tu es belle, grande et forte.

Si tu me permets de voler du rat, de l'eau-de-vie, du rogome (*i iagali*), une poule, une oie, une brebis, une truie, une vache, je te donnerai un grand cierge.

Si je vole quelque chose et que les gens entrent chez moi pour voir ce que j'ai volé et l'aller dire au maître, et ne voient rien, je te donnerai deux grands cierges.

Si les gendarmes viennent dans ma maison et, n'y voyant rien, s'en vont, je te donnerai trois grands cierges puisque tu es la grande trinité⁶.” »

La mauvaise réputation des Tziganes ressort souvent des noms qu'on leur donne. Prenons l'exemple de la Norvège : ils étaient appelés *Skøyer*, « voleurs ».

Originaires d'Inde, comme l'ont prouvé les études de leur langue⁷, les Tziganes arrivent en Europe au IX^e siècle et se répandent d'est en ouest.

Byzance : IX^e siècle.

Suisse : 1418.

Catalogne : 1447.

Crète : 1322.

France : 1419.

Écosse : 1492.

Corfou : 1346.

Danemark : 1420.

Russie : 1500.

Valachie : vers 1370.

Italie : 1422.

Pologne : 1501.

Roumanie : 1385. Bologne : 1422. Suède : 1512.
 Hongrie : 1417. Angleterre : 1460. Finlande : fin XVI^e siècle.
 Allemagne : 1417. Espagne : 1447.

Diverses légendes expliquent pourquoi les Tziganes n'ont pas d'État et sont condamnés à l'errance perpétuelle⁸. En Bulgarie, on raconte que cette errance est due à une malédiction que Moïse jeta sur Pharaon, le roi des Tziganes⁹.

C'est toutefois leur nom qui a alimenté le mythe de leur origine égyptienne. En France, on les a appelés Égyptiens, puis Bohémiens, Manouches et Romanichels. En Grèce (*Gyphtoi/γύφτοι*), en Albanie (*Evgit*), en Hollande (*Egyptnaaren* puis *Giptenaers*), outre-Manche (*Egipcions*, puis *Gypsies*), en Espagne (*Egiptcians* puis *gitanos*) alors qu'en Bulgarie (*Cinganin*), Roumanie (*Cigánu*), Allemagne (*Zigeuner*), Norvège (*sigøynere*), et Italie (*Zingari*, *Zingani*), c'est « Tzigane » que nous retrouvons. Eux-mêmes se nomment *Rom* (plur. *Roma*, fém. *Romni*), *Romane Čhave*, *Sintei*, *Mánuš* (« homme »), *Kale ou Mellële* (« noir »).

D'autres noms leur ont été donnés en scandoromani (dialecte rom de Scandinavie) : *Romanisæi*, *Romanoar*, *Tavringer*.

Bien des pans de la culture de ce peuple de tradition orale, donc plus qu'une autre soumise à l'érosion du temps, ont disparu depuis le XIX^e siècle qui vit éclore une discipline appelée plus tard « tzignologie ». « Nous n'avons pas droit à une écriture ; c'est notre malédiction », déclarait un chef de tribu dans les années cinquante¹⁰, et on dit, en Bulgarie, que les Tziganes sont analphabètes parce qu'un âne a mangé l'alphabet que Dieu leur avait donné¹¹.

C'est dans les années 1870 que Heinrich Adalbert von Wlislöcki (1856-1907) — considéré comme le premier « tziglogue¹² » par Charles G. Leland — commence à s'intéresser aux Tziganes de Transylvanie et du Banat hongrois. À l'époque où Heinrich von Wlislöcki fit sa collecte, on estimait leur nombre à 905 000, avec une forte concentration en Transylvanie où ils exerçaient divers métiers. Les uns étaient sédentaires et appelés, par dérision,

Gletecore, « au langage pauvre » ; les autres, nomades, nommés *Kortorár*, « ceux qui vivent sous la tente », se distribuaient en quatre tribus¹³ : Leïla, Kukuya, Ašani et Tçale, chacune d'elles possédant sa propre légende d'origine et obéissant à un chef (*šaibidjo*).

Au cours de l'été 1883, Wlislöcki accompagna une de ces tribus nomades, la suivit durant plusieurs mois jusque dans le sud-est de la Hongrie, faisant œuvre à la fois d'ethnologue de terrain et de folkloriste. Sa collecte fut abondante et les principaux travaux sur ce peuple s'inspirent toujours des siens. Il recueillit systématiquement rites, traditions, mythes, contes et légendes, chansons, proverbes, comptines enfantines, facéties, charmes magiques et recettes de guérison, en somme, une collecte richissime. Pour Wlislöcki, « la première forme de littérature d'un peuple, ce sont ses contes et légendes, dans lesquels sa pensée, ses conceptions et ses traditions, passées et présentes, son esprit le plus profond se manifestent de la façon la moins dénaturée ». On ne peut les comprendre sans une connaissance approfondie de ce peuple, dit-il avec justesse :

« Mais dans ces contes et légendes, combien de choses pleines de sens pour ce peuple restent obscures et inexpliquées pour qui ignore les relations secrètes et ténues dont dépendent ce sens et cette signification, parce que les rapports avec la vie intérieure de ces gens qui s'y réfléchissent restent inconnus. »

Il est impossible, sans étude préalable, « de saisir cette vie intérieure et ses manifestations sans la connaissance la plus précise du peuple, sans s'y plonger ». Wlislöcki plaide donc pour une rectification de l'image des Tziganes :

« Certes, il est vrai qu'on attribue aux Tziganes des merveilles, de l'impossible, de l'abominable, parce que la méconnaissance de leurs mœurs, de leurs usages, de leurs coutumes et rapports est si grande qu'on croit pouvoir sans crainte se tromper ; mais il ne faut pas oublier que les Tziganes, justement, comptent nombre de délinquants, de personnes légères et dépravées¹⁴. »